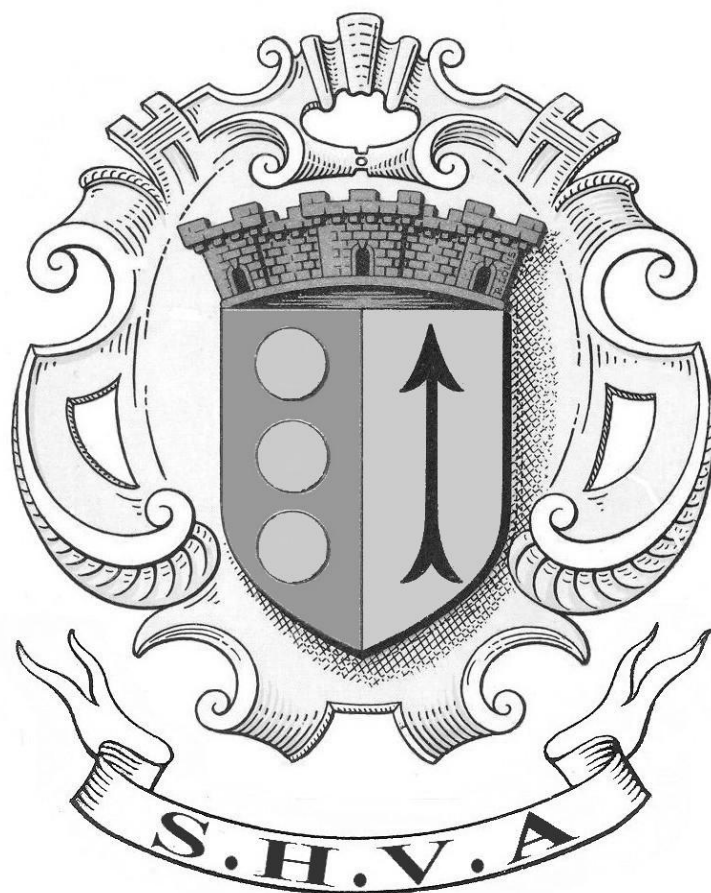


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

Les Vertus

À travers le temps

N°80 Avril 2015

SOMMAIRE

- **Édito**
- **Saint-Gobain, une compagnie vieille de 350 ans**
 - **Atelier mémoire**
Les Italiens à Aubervilliers - Irma MICHELLI
 - **Eugène Lorenzoni**
- **À propos de mon école Paul Doumer**
 - **Brèves**
Les années "15" à Aubervilliers
 - **D'hier à aujourd'hui**
 - **Nos livres à la vente**
 - **Avis de recherche**
 - **Précision**
 - **Dernière minute**
 -

ÉDITO

Dans ce bulletin, vous trouverez, outre nos rubriques habituelles, un article fêtant les 350 ans d'existence de Saint-Gobain, également installé à Aubervilliers et ce depuis un siècle et demi. Vous pourrez également lire un article sur la grande guerre, mais vu par les Italiens. L'histoire d'Eugène Lorenzoni, Albertivillarien d'adoption, et grand sportif d'avant-guerre. Les « anciennes » de Paul Doumer retrouveront avec plaisir, le nom de leurs professeurs. Puis notre rubrique « que s'est-t-il passé à Aubervilliers, les années ..15 ? » A ce sujet, vous pouvez nous contacter pour continuer l'article en 2015. Après les différentes époques d'un carrefour de la ville, vous trouverez les différents livres et brochures en vente à la Société d'Histoire et que nous pouvons expédier à nos adhérents de province.

Nous espérons que vous prendrez plaisir à lire notre 80^{ème} bulletin, et n'hésitez pas à nous adresser vos suggestions pour les prochains.

SAINT-GOBAIN, UNE COMPAGNIE VIEILLE DE 350 ANS

Saint-Gobain est une entreprise française mondialement connue qui a traversé bien des péripéties depuis sa création, mais qui a survécu à ces vicissitudes depuis 350 ans : on fête en grande pompe cet anniversaire cette année, et une exposition lui est consacrée (elle sera à Paris en octobre). Saint-Gobain, implantée dans la commune d'Aubervilliers (avec actuellement son centre de recherche) depuis 1866, méritait donc bien un article dans la revue d'Histoire de la ville.

350 ans, est-ce bien vrai ? Non si on s'en tient au nom de Saint-Gobain : la société n'a pris ce nom que plus tard, et encore ce nom a-t-il changé plusieurs fois au cours de l'histoire. Tout le monde se souvient de « Saint-Gobain - Pont-à-Mousson », qui date de la fusion entre Saint-Gobain et Pont-à-Mousson en 1970, ou plus anciennement de « Péchiney Saint-Gobain ».

DES DÉBUTS DIFFICILES

Mais il est vrai que c'est Colbert qui a fait signer en 1665 à Louis XIV des « lettres patentes comportant privilège pour l'établissement d'une manufacture de glaces à miroirs façon de Venise ». Et c'est Nicolas Dunoyer qui a fondé cette manufacture la même année, dans le quartier du Faubourg Saint-Antoine à Paris. Le procédé pour réaliser ces glaces à l'époque était le verre soufflé en manchon puis ouvert (voir plus loin). Mais pour faire un miroir, il fallait que la qualité du verre soit excellente (tous les défauts déforment l'image), que les faces soient rigoureusement parallèles et planes, ce qui imposait un polissage soigné des deux faces, et que le verre soit très peu coloré. Cette technique difficile explique le prix exorbitant de ces miroirs et elle n'était maîtrisée que par les verriers de Venise. La volonté de Colbert était de réduire la dépendance de la France vis-à-vis de Venise, sachant que les commandes royales (par exemple pour la construction du château de Versailles) coûtaient fort cher au trésor. Les débuts de la société sont proprement rocambolesques : par manque de personnel compétent en France à cette époque, on a fait venir à prix d'or des ouvriers de Venise (ces ouvriers risquaient leur vie en quittant Venise).

Dans leur contrat, ils devaient former leurs homologues français, ce qu'ils rechignaient à faire, sachant bien que quand ils auraient transmis leur savoir ils seraient remerciés. La production de l'usine parisienne était donc des plus médiocres. Il a fallu la fusion avec l'usine de Tournlaville, près de Cherbourg, en 1667, et le renvoi des ouvriers vénitiens dans leur patrie, pour que les choses s'arrangent un peu : le verre était dorénavant fondu et soufflé à Tournlaville, puis transporté à Paris où il était poli.

En 1684, au moment du renouvellement du privilège royal, la compagnie Dunoyer devient la compagnie Pierre de Bagnaux. A la même époque, Louvois, qui a succédé à Colbert, autorise la création d'une verrerie concurrente, avec à sa tête Abraham Thévert ; mais c'est Louis Lucas de Nehou (qui venait de Tourlaville), personnage important de cette compagnie concurrente, qui s'occupe de la partie technique et développe un procédé moderne pour faire de la glace : le verre est coulé sur une table métallique, roulé avec un rouleau (voir plus loin) de façon à lui donner deux faces rigoureusement parallèles. Cette compagnie prend le nom de Compagnie des Grandes Glaces, parce qu'elle avait l'exclusivité des glaces de plus de 60 x 40 pouces. En 1692 cette compagnie quitte Paris pour s'installer dans le village de Saint-Gobain (actuellement dans l'Aisne), qui donnera son nom à la compagnie. La technique, qui paraît très simple dans son principe, est en réalité très difficile à maîtriser et les débuts de l'usine sont calamiteux. En 1695 les deux compagnies (Pierre de Bagnaux et Abraham Thévert) fusionnent pour donner une nouvelle compagnie : Plastrier, qui aura une existence tout aussi précaire. C'est ainsi qu'en 1702, en état de quasi faillite, elle est reprise par des banquiers protestants genevois sous le nom de Dagincourt. Les bases sont maintenant plus sérieuses, la gestion est assurée. La technique commence également à être mieux maîtrisée : alors que jusqu'en 1699 seules neuf grandes glaces avaient pu être fabriquées sans casse, les rendements s'améliorent nettement.

UN PRODUIT DE GRANDE QUALITÉ : LA GLACE POLIE

On voit donc que le procédé qui a fait la gloire de Saint-Gobain (la glace coulée et polie) n'a pas été découvert ni mis au point par la société créée par Colbert, mais par une société concurrente dont l'initiative revient à Louvois, société qui est également à l'origine de l'implantation dans le village de Saint-Gobain, à l'abri des regards indiscrets, et qui n'a pas 350 ans. C'est donc en déformant un peu l'histoire que l'on associe la compagnie créée par Colbert à Saint-Gobain et à la glace polie.

Néanmoins, le procédé de coulée sur table métallique, associé au début aux lettres patentes qui assuraient une exclusivité de fourniture, permirent à la compagnie de développer une activité florissante durant de nombreuses années. Il y eut bien quelques crises, comme la période révolutionnaire et la perte du privilège royal qui en a découlé, ou l'apparition de quelques concurrents, en particulier au début du 19^{ème} siècle, qui essayèrent de contrecarrer la bonne marche de la compagnie, comme cette compagnie de Commeny, ou celle de Prémontré, ou celle de Saint-Quirin, mais elles furent rapidement rachetées par Saint-Gobain et fermées, ou bien associées à Saint-Gobain et intégrées dans la politique industrielle de la compagnie.

Le 19^{ème} siècle est marqué par l'arrivée à la tête de la manufacture de scientifiques de haut niveau (comme Gay-Lussac) qui surent faire progresser la compagnie et lui maintenir une avance technologique indispensable.

Le passage aux matières premières industrielles (le carbonate de sodium essentiellement) a permis une diminution des coûts et une amélioration de la qualité des produits (meilleure maîtrise de la couleur en particulier), mais d'autres développements sont à signaler : le chauffage des fours au charbon, puis l'introduction des fours Siemens à régénérateurs, l'automatisation plus poussée des opérations de doucissage et polissage... Durant tout ce siècle, la glace constitue le produit phare de Saint-Gobain : c'est lui qui est utilisé pour les miroirs, pour les vitres quand on veut une qualité irréprochable (sans déformation d'image), comme les devantures des magasins... La glace pouvait être obtenue à partir de verre coulé (le meilleur produit), ou à partir de verre soufflé, puis poli. Mais dans ce dernier cas les dimensions étaient plus modestes. Pour les autres applications (typiquement les vitres des maisons), on se contentait de verre soufflé non repoli, qui était beaucoup moins cher. Comme le prix de la glace a beaucoup baissé durant tout ce siècle, le verre soufflé a commencé à être remplacé par de la glace. C'est ainsi que l'on voit encore souvent les entrées des immeubles parisiens dont les ouvertures sont vitrées avec des glaces biseautées : le luxe commence à se démocratiser.

LA DIVERSIFICATION

C'est également au 19^{ème} siècle que Saint-Gobain a commencé à élargir sa production :

Intégration de la chaîne des matières premières avec la production de soude artificielle, qui conduira à ouvrir une usine à Aubervilliers comme nous l'avons dit dans un autre article*. Cette production dépassera largement la production nécessaire à la fabrication du verre et constituera une branche à part. C'est d'ailleurs à cette époque qu'est adoptée la raison sociale « Société anonyme de la Manufacture des Glaces et Produits Chimiques de Saint-Gobain, Chauny et Cirey »,

- ouverture à l'international avec la création (ou le rachat) d'usines de verre en Belgique, Allemagne, Italie, Belgique, d'un dépôt à New-York...

Le 20^{ème} siècle est marqué par d'autres développements technologiques : la coulée continue est mise au point dans les années 1920. Parallèlement le verre soufflé est progressivement remplacé par le verre étiré mécaniquement (procédé Fourcault mis au point en 1902, voir plus loin) et Saint-Gobain se lance dans la production de ce type de verre étiré (Chalon en 1912).

Parallèlement, également à partir de 1920, Saint-Gobain développe une politique industrielle dans le domaine de la bouteille : l'apparition de machines semi-automatiques favorise cette nouvelle politique. Et dans les années 1930 se développe un nouveau secteur : la fibre de verre. Également dans les années 1920 Saint-Gobain se diversifie dans la pâte à papier. Pechiney-Saint-Gobain est créée en 1962.

UNE RÉVOLUTION TECHNOLOGIQUE MANQUÉE

Mais le produit phare de Saint-Gobain, celui qui avait assuré le cœur du métier depuis le début du 18^{ème} siècle, qui avait été sans cesse amélioré pour atteindre son apogée dans les années 1960, est balayé en quelques années par un procédé concurrent à la simplicité fascinante : le procédé float (voir plus loin), qui a été développé par un autre concurrent, Pilkington, et qui est maintenant le procédé universellement utilisé, y compris par Saint-Gobain.

A la même époque Saint-Gobain doit subir un autre affront : l'OPE de BSN en 1969, qui échoue mais laisse Saint-Gobain traumatisée et exsangue, rendant nécessaire la fusion avec Pont-à-Mousson début 1970, dont il reste l'arche du pont dans le logo actuel de Saint-Gobain. C'est l'occasion d'une sérieuse réorganisation des domaines d'activité de la compagnie. Il y aura encore les épreuves de la nationalisation, en 1982, puis de la privatisation, en 1986. Plus récemment, le rachat de plusieurs entités permet la création d'un pôle de Matériaux Haute Performance. Le groupe se lance également dans la Distribution Bâtiment et la plaque de plâtre, toujours via le rachat de sociétés, ce qui permet au groupe de se présenter comme un leader mondial de l'habitat. Le verre n'occupe plus qu'une petite partie de l'activité du groupe.



Le pont de Pont-à-Mousson dont les arches servent de modèle pour le logo de Saint-Gobain

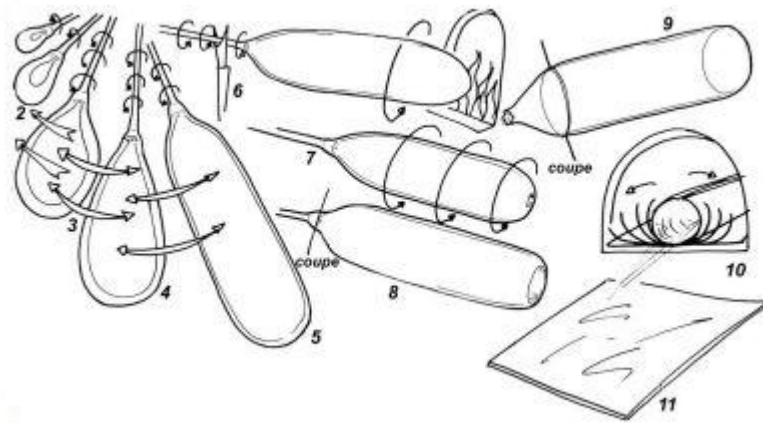


Logo actuel de Saint-Gobain

Annexe : les différents procédés de fabrication du verre plat

1/ le verre en manchon

Il consiste à souffler un grand manchon de verre (1 à 7), à couper les deux extrémités de façon à obtenir un cylindre (8-9), puis à le fendre sur toute sa longueur et à le réchauffer pour pouvoir « dérouler » le manchon (10-11) et obtenir une feuille de verre dont les dimensions ne dépassent pas quelques dizaines de centimètres dans les deux dimensions. Le verre ainsi obtenu pouvait être utilisé tel quel (verre à vitres) ou être repoli pour obtenir une surface plus plane et plus lisse.

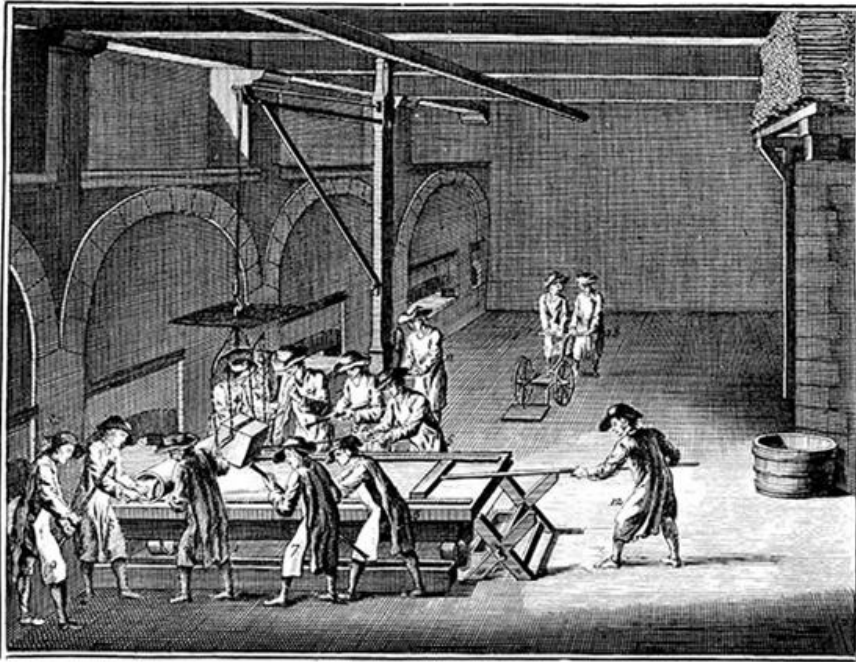


Les différentes étapes de la fabrication du verre plat en manchon.

L'image ci-dessous donne une idée des dimensions que pouvaient atteindre les manchons (ou cylindres) :



2/ la glace coulée



Procédé de coulée sur table (d'après l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert)

On voit la table sur laquelle le creuset parallélépipédique contenant le verre en fusion est versé, juste devant le rouleau (à gauche) qui permet d'obtenir une feuille de verre d'épaisseur contrôlée. L'ouvrier à droite s'apprête ensuite à pousser cette feuille de verre dans l'arche de recuisson dont l'ouverture est à gauche. Après recuisson, le verre doit être rectifié sur chaque face (opération de doucissage) puis poli. La coulée du verre était toujours une opération spectaculaire et de nombreuses personnalités sont venues admirer ce spectacle, comme ci-dessous la duchesse de Berry en 1824.



*Visite de la duchesse de Berry à Saint-Gobain en 1824
(détail d'un tableau d'Edouard Pingret)*

3/ procédé d'étirage (procédé Fourcault)

Dans ce procédé le verre est étiré verticalement comme un film de savon, entraîné par des rouleaux, et refroidi. Le verre ainsi obtenu est poli au feu naturellement, mais le parallélisme et la planéité des deux faces ne sont pas parfaits. Cette qualité de verre convenait aux vitrages des habitations jusque dans les années 1960.

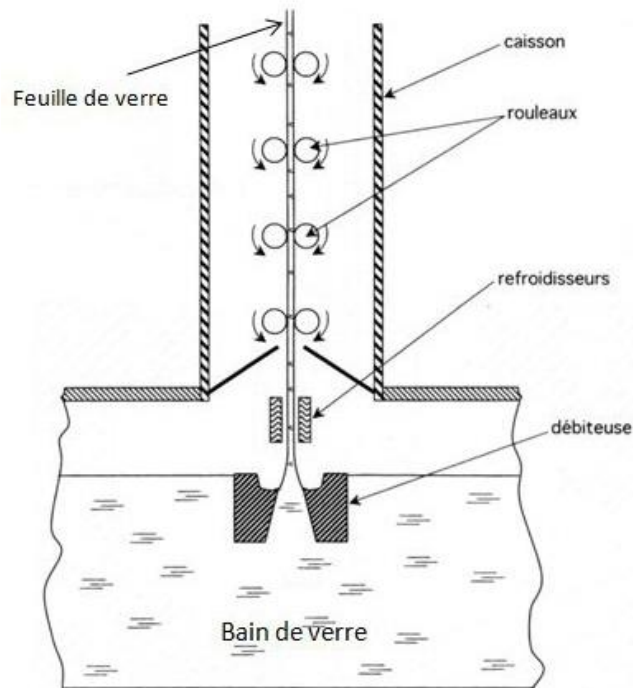
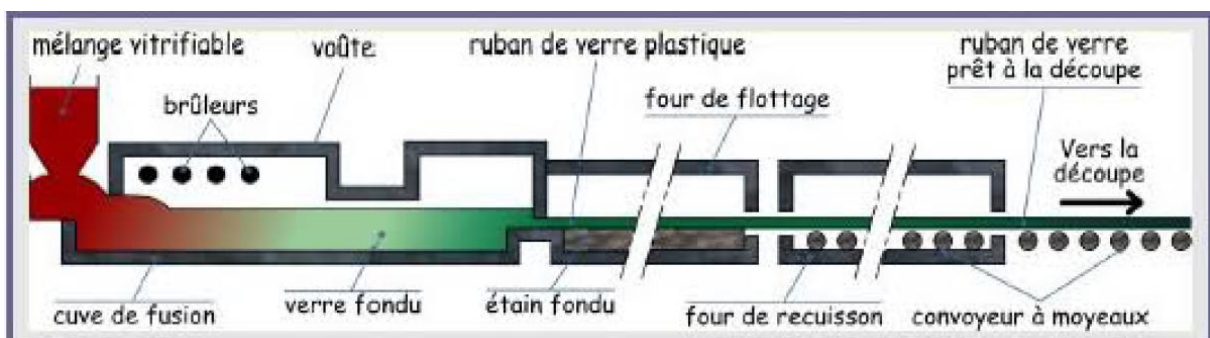


Schéma de principe de fabrication du verre étiré par le procédé Fourcault

4/ procédé float

C'est le procédé qui est maintenant utilisé pour la grande majorité des applications.



Procédé float

Les matières premières sont enfournées à gauche, fondues dans la cuve. Le verre fondu ainsi obtenu est coulé sur le bain d'étain fondu et refroidi progressivement jusqu'à ce qu'il soit assez rigide pour pouvoir être convoyé sur les rouleaux et introduit dans le four de recuisson. A la sortie (à droite), le verre peut être découpé : il est prêt à l'emploi. Le verre ainsi produit n'a pas besoin d'être poli : la face supérieure est polie au feu (comme le sont les parois d'une bouteille), et la face inférieure qui a été en contact avec le bain d'étain fondu est également polie naturellement.

Patrice LEHUÉDÉ

Pour en savoir plus :

Les documents qui m'ont beaucoup aidé à écrire ce texte sont :

- Maurice Hamon, « Du soleil à la terre, Une histoire de Saint-Gobain » (1988) éditions Jean-Claude Lattès.
- Jean-Pierre Daviet, « Une multinationale à la Française, Saint-Gobain, 1665 – 1989 », (1989) Librairie Arthème Fayard.
- James Barton et Claude Guillemet, « Le verre, science et technologie », (2005) EDP Sciences.

* Voir bulletin n°75 de juin 2013

ATELIER MÉMOIRE LES ITALIENS À AUBERVILLIERS



*Nous continuons
ici à publier les
témoignages des
Italiens encore
vivants ou de
leurs
descendants*



et en même temps nous évoquons le centenaire de la guerre de 1915-1918 qui a évidemment touché aussi les Italiens vivant à Aubervilliers.

À L'OCCASION DU 100^{ÈME} ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE DE 1915-1918 EN ITALIE

Le 2 août 1914 à la suite de l'invasion de la Belgique (pays neutre) par les troupes allemandes, la France, le Royaume Uni et la Russie (Triple Entente) déclarent la guerre à l'Allemagne. L'Italie faisant partie de la « Triplice » (Triple alliance, Empire d'Allemagne, Empire Austro-Hongrois et royaume d'Italie) se déclare d'abord neutre.

Les Italiens vivant en France et ayant conservé la nationalité italienne, restent chez eux. Seuls ceux qui ont pris la nationalité française sont mobilisés.

Le 28 juillet 1915 l'Italie dénonce son appartenance à la « Triplice » et déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Empire Austro-Hongrois. L'Italie sera donc l'alliée de la France et du Royaume Uni. Beaucoup d'Italiens vivant en France rentrent alors en Italie pour répondre à l'appel de mobilisation générale annoncée par le gouvernement italien.

La guerre se déroule essentiellement dans le nord-est du pays à la frontière avec l'Autriche qui occupe encore des territoires revendiqués par l'Italie depuis longtemps (Trentino, Alto Adige, Venezia Giulia, Gorizia, Trieste). Le terrain est très montagneux et assez vite les positions s'enterrent comme en France. Les états majors essayent de sortir de cet immobilisme mais toutes les tentatives des deux côtés sont très coûteuses en hommes et en matériel et vouées à l'échec.

C'est en septembre 1917 que les Autrichiens vont réussir à faire bouger le front en utilisant des techniques nouvelles et l'aide des Allemands. Nous allons relater ici brièvement un épisode douloureux dans la mémoire collective des Italiens, c'est « La retraite de Caporetto » et ses conséquences.

LA RETRAITE DE CAPORETTO(1) ET SES CONSÉQUENCES OU LA 12ème BATAILLE DE L'IZONZO du 24/10/1917 au 9/11/1917

Les Autrichiens reçoivent donc en septembre 1917 le renfort de plusieurs divisions allemandes et des unités d'assaut spécialisées. Avec 9 divisions Austro-hongroises, ils forment la nouvelle XIVème armée commandée par le général allemand VON BELOW.

Le 24 octobre 1917 VON BELOW attaque à CAPORETTO la IIème armée du général italien Luigi CAPELLO. Les Allemands appliquent les tactiques perfectionnées sur le front de l'ouest avec barrage d'artillerie, gaz toxiques et lance-flammes. L'offensive gagne rapidement du terrain et sème la panique parmi les unités italiennes qui découvrent que leurs masques à gaz n'offrent aucune protection contre les gaz ennemis.

Le général en chef Luigi CADORNA mal renseigné ne donne l'ordre de la retraite que le 27. Les armées italiennes très éprouvées se regroupent sur le Tagliamento et sur le Piave avec 51 divisions et 6 divisions composées de Français, Anglais et Américains constituant une nouvelle ligne de défense que les Allemands et Autrichiens ne franchiront pas.

Une partie des soldats italiens privés de communications avec leur commandement, désertent et se rendent sans combattre. Les Italiens laissent sur le terrain 300 000 prisonniers, la moitié de leur artillerie et d'importants stocks d'armes, de matériel et de vivres.

Le responsable de cette situation c'est l'État Major italien commandé par le général CADORNA. Comment expliquer cette défaite aux Italiens sans mettre le généralissime à la charrette puisqu'il devait ne faire qu'une bouchée des Autrichiens.



Le général Allemand Otto VON BELOW



Le général italien Luigi CADORNA inspectant des batteries anglaises

Mais l'État Major a son alibi. C'est la faute des soldats qui ont déclenché une grève au front facilitant la victoire ennemie. Ainsi se déchaîne à l'encontre des 300 000 prisonniers italiens une infâme campagne de calomnies. Les malheureux sont à la fois prisonniers des Autrichiens et rejetés par leur propre camp. Même le célèbre poète Gabriele d'ANNUNZIO écrit dans le Corriere Della Sera : « *Celui qui se rend à l'ennemi pêche contre la Patrie, contre l'âme, contre le ciel* ».

L'infamie ne s'arrête pas là. Quelques mois après la défaite, le commandement italien décide de bloquer les colis de ravitaillement que les familles envoient à leurs parents prisonniers. Il est interdit de nourrir ceux qui ont participé à l'écroulement du front.



Infanterie italienne



Artillerie autrichienne

Lettre d'un prisonnier à sa famille :

« Je vous écris cette lettre pour vous dire ce qu'est ma vie de prisonnier et ce que l'on nous donne à manger. Il en meure 40 à 50 par jour dans mon camp. On nous donne du bouillon et de la farine avec des charançons. Nous dormons comme des bêtes avec un bout de couverture ».

Lettre d'un père à son fils prisonnier :

« Tu me demandes à manger mais à un lâche comme toi je n'enverrai rien. Si ces canailles d'Autrichiens ne te fusillent pas, on te fusillera en Italie. Tu es un traître, tu devrais te tuer toi-même ».

Autre lettre d'un prisonnier à son père :

« Je ne vous appellerai pas CHER PERE après avoir reçu votre lettre où vous m'informez que je suis la cause de votre déshonneur et de celui de la famille. À partir de maintenant je serai votre ennemi et non plus votre Domenico ».



Prisonniers italiens à Udine

Plus de 100 000 soldats italiens trouvent la mort dans les camps autrichiens, humiliés par leur État Major, déshonorés par leurs familles et abandonnés par la Patrie qu'ils avaient pourtant servie avec dévouement jusqu'à la fin de la guerre.

Cette situation a été étouffée dans un flot de patriotisme pour obtenir la victoire. Les Italiens ont compris qu'il leur arrivait quelque chose de nouveau. Quelques années plus tard ils avaient rendez-vous avec le fascisme. MUSSOLINI comme avocat su défendre les droits des anciens combattants. Son action a été perçue comme une reconnaissance pour les souffrances endurées par les combattants comme par les prisonniers et c'est une des raisons de sa montée vers le pouvoir. Le fascisme apportera lui aussi plus tard son lot de misère au pays, mais ceci est une autre histoire.

Sur le plan militaire, en 1918 les Italiens et leurs alliés français, anglais et américains ont repassé le Piave et repris l'initiative. C'est la victoire de « Vittorio Veneto » et les Autrichiens se sont repliés derrière leurs frontières actuelles, laissant à l'Italie les territoires qu'elle réclamait. L'armistice est signé le 4 novembre 1918 à 15 heures.



Ci-dessus plan de la bataille de Caporetto et la retraite derrière le Piave. La ligne de front étant devenue plus courte, s'est trouvée plus facile à défendre.

Après la défaite de CAPORETTO le Général CADORNA a du démissionner. Il a été remplacé par le Général Armando DIAZ.

Très marqué par les événements qu'il avait vécus, CADORNA songe à se suicider, mais il ne met pas son projet à exécution. Un peu plus tard il sera réhabilité par MUSSOLINI qui lui confère le titre de Maréchal.



Le général Armando DIAZ

ET LES ITALIENS D'AUBERVILLIERS PENDANT CE TEMPS LÀ ?

Nous avons les témoignages d'un certain nombre d'Italiens résidants à Aubervilliers et qui ont répondu à l'appel de leur consulat. À la déclaration de guerre de l'Italie contre l'Autriche, ils ont rejoint leur région d'origine pour prendre les armes et défendre leur pays.

Nous ne pouvons les citer tous mais nous avons retenu le témoignage d'une femme qui est née dans le Haut Adige, province appartenant à l'Autriche en 1915 et revendiquée par l'Italie.

Cette femme Irma FONDRIEST épouse MICHELI est née autrichienne et quelques mois après sa naissance sa région devient italienne.

Vous trouverez ci-après son témoignage assez exceptionnel, recueilli en 2011. Malheureusement quelques mois après elle décède. Elle est enterrée au cimetière d'AUBERVILLIERS près de son mari Arthur MICHELI.

IRMA MICHELI

« Une Italienne à AUBERVILLIERS »

Irma MICHELI est née le 31 mai 1918 à CLÈS province de TRENTE, région HAUT ADIGE. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs. La région est devenue italienne en novembre 1918 après la victoire sur l'Autriche. A sa naissance ses parents étaient de nationalité autrichienne.

Le père Jules FONDRIEST né en 1886 à CLES est venu à PARIS en 1923, d'abord seul. Quelques temps après sa femme Rosalia le rejoint avec leurs quatre enfants : Giuletta, Irma, Elena et Luisa. Ils habitent rue des Francs Moisis à SAINT-DENIS.

Au début la vie était dure. Jules allait chercher sa farine de maïs rue Curial à PARIS 19^{ème}. Ils mangeaient le fromage avec des vers. On pendait un hareng saur et chacun touchait le hareng avec son morceau de polenda pour lui donner un peu de goût.

Jules travaillait dans les fours à SAINT DENIS, puis à AUBERVILLIERS dans une entreprise qui fabriquait de la colle à partir des ossements des animaux.

En 1923 la famille fabriquait des chaussons en carton. Quand elle a demandé la naturalisation française les autorités ont refusé en alléguant qu'ils n'avaient que des filles, pas de garçon.

Ils ont ensuite habité rue Alfred Jarry à AUBERVILLIERS.

Irma se marie en 1936 avec Arthur MICHELI, un maçon originaire du même pays qu'elle.

Arthur est né le 27 février 1909. Il est venu en FRANCE en 1930 après avoir effectué son service militaire en ITALIE. Il a d'ailleurs conservé une dédicace de son capitaine dont il était l'ordonnance.

Laurent, son frère a fait la guerre en ÉTHIOPIE.

Arthur à peine naturalisé français, en 1939 se trouve mobilisé. En 1940 devant l'avancée allemande, il termine sa retraite en Dordogne.

En 1940 au début de l'occupation le mari de Luisa a été tué par des Allemands parce qu'il résistait à la réquisition de son camion. Luisa est allée au commissariat pour demander si cette affaire pouvait avoir des répercussions sur ses parents en tant qu'étrangers.

À la libération on retrouve Arthur à CAEN comme maçon au moment du débarquement et des bombardements de CAEN.

Arthur et Irma auront trois enfants : Hélène, Laurent et Gilbert.

Rosalia meurt en 1967. Jules la rejoint en 1969. Ils sont tous les deux enterrés au cimetière d'AUBERVILLIERS. En 1992 décès d'Arthur MICHELI.

Elena de son côté est allée à l'école italienne d'AUBERVILLIERS.

La ville de CLES se trouve dans la vallée du NON⁽²⁾ Il y a même un patois local qui s'appelle le Nones⁽³⁾ Ce patois ressemble à l'Allemand.

Irma ne se souvient pas très bien et se pose encore la question aujourd'hui : « Dans quel camp était son père durant la guerre de 1915 - 1918 ? » Il avait un

tatouage au bras qui représentait l'aigle tyrolien. Bien qu'elle ne s'en souvienne pas je crois que l'on peut répondre à sa place : son père a servi dans les rangs autrichiens. Il n'avait sûrement pas le choix.

Elle se souvient pourtant que sa mère lui a raconté qu'elle allait à l'école pieds nus. Quand sa maîtresse l'interrogeait, elle faisait pipi.

Irma a connu des religieuses italiennes au 154 avenue Victor Hugo à AUBERVILLIERS dans une propriété avec un parc appartenant aux « sœurs noires »⁽⁴⁾.

Actuellement la propriété avec le parc n'existent plus, on a construit un grand immeuble d'habitation avec parking à la place. Cet immeuble est accessible par l'avenue Victor Hugo et par la rue de la Commune de PARIS. Seuls quelques grands arbres de l'ancien parc ont été conservés, témoins passifs d'une époque révolue.

Michel SARNELLI

(1) CAPORETTO s'appelle aujourd'hui KOBARID (Slovénie)

(2) prononcer « nonne »

(3) prononcer « nonnaïsse »

(4) On les appelait ainsi parce qu'elles étaient de noir vêtues

ATTENTION

Notre atelier 2015 continuera les lundis :

04 et 18 mai

1^{er} - 15 et 29 juin

Tout le monde est invité mais nous serions heureux d'y rencontrer tout particulièrement des personnes originaires du Val d'Aoste, de Basilicata et de Vénétie Julienne.

EUGÈNE LORENZONI

Boxeur de 1927 à 1939

Eugène LORENZONI est né le 26 avril 1908 à Clès au Tyrol autrichien. Cette ville faisait partie de l'Empire austro-hongrois. En 1919, après le traité de Versailles, la ville de Clès est rattachée au Royaume d'Italie.

La famille LORENZONI ne voulant pas devenir italienne, elle quitte le pays et s'installe à AUBERVILLIERS. tout d'abord domiciliée rue du Pont Blanc, elle finira par habiter au 15 rue Alfred Jarry, où Eugène vivra toute sa vie durant.

Il n'a que 13 ans à son arrivée en France. Il aime le sport et deviendra boxeur de 1927 à 1939. La seconde guerre mondiale mettra fin à sa passion et à son retour de prisonnier, il ne remettra plus jamais les gants de boxe. Durant sa carrière, il disputera plus de cent combats.



*Eugène LORENZONI
et sa femme Fabienne*

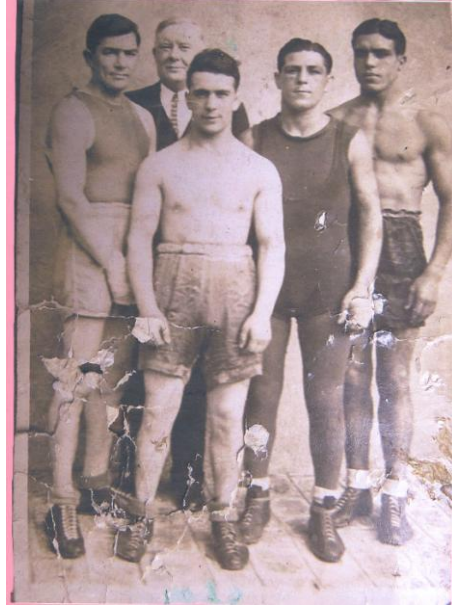


Son père était Maître bottier au Tyrol. À son arrivée en France, il devient cordonnier et établit son atelier dans le sous-sol de son pavillon.

C'est comme cela qu'Eugène rencontrera sa femme, Fabienne, une cliente qui usait beaucoup ses chaussures. Ils se marièrent et eurent quatre enfants.

Après la guerre Eugène travailla chez S.I.C.L.I. et devint contremaitre.

Liliane COUVRAND



Les futures vedettes

LORENZONI

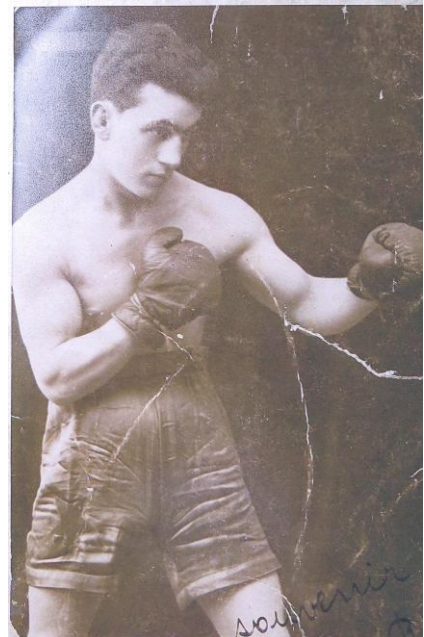


Le professeur Machard fait de la bonne besogne au Pré-Saint-Gervais, ne vient-il pas cette semaine encore, d'amener deux jeunes amateurs en finale du championnat de Paris et ses deux élèves ont remporté le titre de champion. Sortir de jeunes espoirs, leur inculquer les premiers éléments de la boxe, les lancer enfin sur ce chemin difficile qui mène à la vedette, tel est le programme de Machard, programme qu'il fait suivre à ses poulains progressivement. Nous voudrions, aujourd'hui, vous parler de l'un d'entre eux, le jeune espoir poids coq Lorenzoni.

Ardent, fougueux, Lorenzoni est le type même du « battant » sur vingt-neuf combats, il compte vingt-quatre victoires, deux matchs nuls et trois défaites. Parmi ses performances les plus remarquables on peut citer les décisions qu'il a obtenues devant Barros, Justice, Bob Rousseau, Kid Roger, il a fait jeu égal avec Filhot et Casinelli, battu par Young Perez et par le champion d'Allemagne Metzner. Lorenzoni se comporta fort bien devant ces deux derniers adversaires et ne fut point surpris.

Sagement dirigé, ce jeune boxeur est tout capable de jouer prochainement un rôle d'importance parmi les meilleurs coqs français. Sérieux, travailleur, Lorenzoni mérite bien d'être classé parmi les « futures vedettes » actuelles. — G. P.

LORENZONI



Eugène LORENZONI

Sous la direction du professeur Machard, qui est actuellement Vice-Président de notre Association, LORENZONI fut un excellent Poids Coq, rencontrant les meilleurs de l'époque, de 1927 à 1939. ~~Il~~ il rencontra Young Perez, Maggliozi, Jos Mendiola, avec lequel il fit match nul; Rio Francis, Madnet, Longstelli, Roy Finnigan, Auréli Thonias. En 1933, il disputa le titre de Champion de France à Eugène Huat et fut battu de peu aux points.

Mobilisé en 1939 et fait prisonnier en 1940 au Col du Bonhomme, dans les Vosges, il rentra en France après la guerre, mais après une carrière pugilistique où il disputa plus de 100 combats, il décida d'abandonner la boxe pour se consacrer à sa famille, et il est aujourd'hui père de 5 enfants, garçons et filles.

Depuis 36 ans, LORENZONI, aussi consciencieux dans son travail que sur le ring, est devenu contremaître à la Maison Sicli, fabrique d'extincteurs. Excellent camarade, très estimé de ses patrons, LORENZONI est un de ceux qui font honneur au dur sport de la Boxe.

R. MACHARD.

À PROPOS DE MON ÉCOLE PAUL DOUMER 1934-1937

Née à Aubervilliers en 1921, je suis allée tout d'abord à l'école Edgar Quinet, jusqu'au certificat d'études, passé le 15 juin 1933.

Habitant la rue du Landy, ce fut une petite expédition, à pied, jusqu'à l'école Paul Bert, pour un an au cours supérieur, ainsi appelé à cette époque.



**École Edgar Quinet - Fête de la classe - juillet 1930
Simone est la 5^è debout en partant de la gauche**

Pour la rentrée de 1934, c'était l'inconnu et la fierté d'entrer dans une école neuve ! Paul Doumer. Surprise, un beau bâtiment clair, une cour sans petits cailloux et des couloirs avec vestiaires.

La Directrice, Madame Grenier, nous accueillait chaque matin près de l'entrée et nous faisait un petit salut amical. Ce grand moment passé, c'est au cours complémentaire commercial que j'allais ; quel changement, car il fallait se rappeler beaucoup de noms de professeurs.

Madame Balinci, dont le mari était déjà directeur chez les garçons
Mademoiselle Goniche, d'un dynamisme constant qui nous fit monter deux pièces de théâtre : "La belle au bois dormant" et "le Luthier de Crémone",
Mademoiselle Girard et Madame Renaud se partageaient les sciences,
Mademoiselle Henry à la diction impeccable, nous entraîna à la sténo et à la machine à écrire,
Madame Fegly,

Mademoiselle Montera, professeur de gymnastique,
 Mademoiselle Cahouet, professeur de dessin,
 Mademoiselle Bonaventure, professeur d'enseignement ménager,
 Mademoiselle André, profession d'Anglais,

Je ne me souviens pas du nom du professeur de chant (*Madame Duvent précise une adhérente de la SHVA*).

Je n'ai jamais connu de punition corporelle, hormis un petit tirage d'oreille, quand le professeur passait dans les rangées pendant un exercice et que son œil était attiré par une faute, nous permettant ainsi de se rattraper.

Nos horaires de classe étaient fixes : 8H30 à 11h30 et 13h à 17 h.
 Nous ne portions plus de blouse.



Balade à Pierrefonds juillet 1937-CCC. Paul Doumer de gauche à droite : Gabrielle Humbert, Alice Caillet, Marcelle Talbard, Sylviane Beaumont, Adrienne Chateau.

Pour la sortie de l'école en 1937, nous sommes allées avec Mademoiselle Goniche à Pierrefonds. Pour certaines, c'était une découverte. Après ces années, j'ai pu apprécier ce temps et la rigueur inculquée.

Simone HAINAUT

BRÈVES

LES ANNÉES "15" À AUBERVILLIERS

1715 :

Vincent Pelau, supérieur de l'Oratoire d' Aubervilliers, janséniste, a été révoqué, mais réélu par les oratoriens d'Aubervilliers.

1815 :

Après l'invasion de 1814, le retour d'un roi, c'est celui de Napoléon et une deuxième invasion de la France et de nouveaux combats sous Aubervilliers où Blücher, le général prussien, passe la nuit (28 juin 1815).

1915 :

La guerre entre dans son 6^{ème} mois. Depuis septembre 1914, la salle des fêtes est convertie en hôpital, les usines travaillent pour l'armée. En mars, un zeppelin bombarde Paris. L'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.

2015 :

... À vivre.

D'HIER À AUJOURD'HUI

Carrefour des rues Charron - Chapon - du Cdt l'Herminier



1914



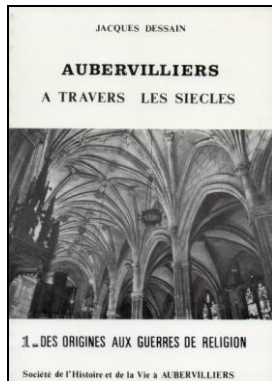
Début des années 1950



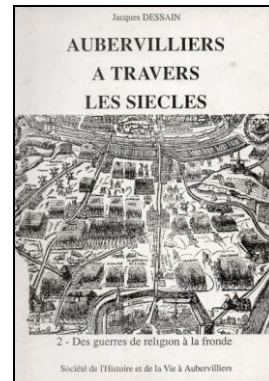
2014

NOS LIVRES À LA VENTE

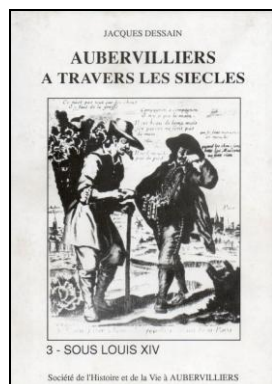
AUBERVILLIERS À TRAVERS LES SIÈCLES



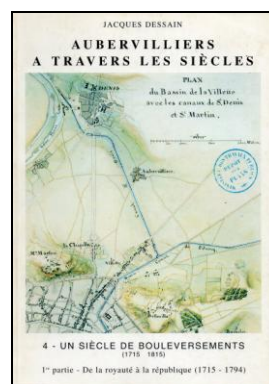
N°1 -Des origines aux guerres de religion
96 pages - format 15x21 – prix :5 €*
9 €**



N°2 -Des guerres de religion à la Fronde
112 pages - format 15x21 – prix :5 €*
9 €**



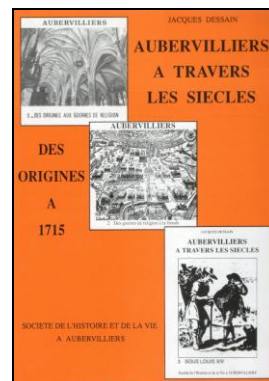
N°3 -Sous Louis XIV
112 pages - format 15x21 – prix :5 €*
9 €**



N°4 -Un siècle de bouleversements. 1^è partie
317 pages - format 15x21 – prix :5 €*
9 €**

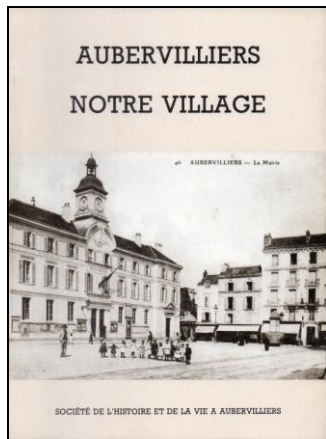


N°4 -Un siècle de bouleversements. 2^è partie
189 pages - format 15x21 – prix :5 €*
9 €**

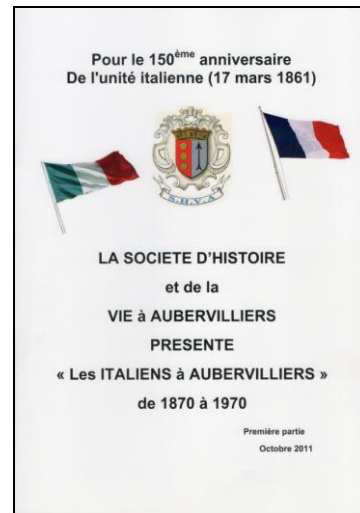


N°1- 2- 3 Des origines à Louis XIV
sous couverture amovible – prix :12 €*
9 €**

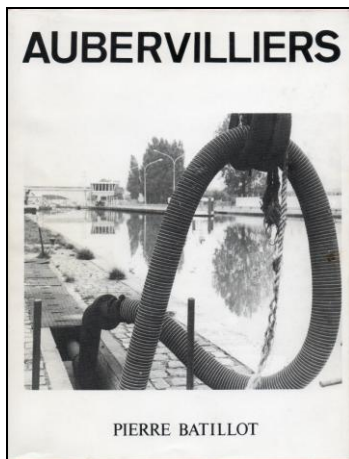
NOS LIVRES À LA VENTE



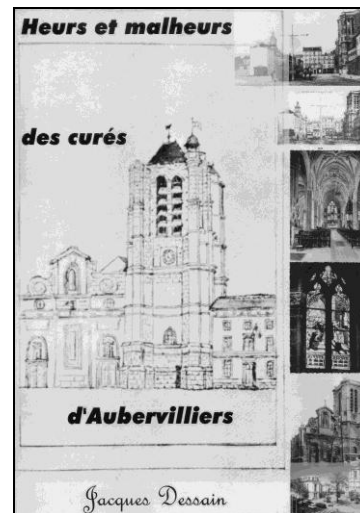
109 pages - format 18x24 – prix : 5 €*
10 €**



24 pages - format 21x29,7 – prix : 5 €*



163 pages - format 21x27 – prix : 15 €*
20 €**



46 pages - format 21x29,7 – prix : 10 €*
15 €**

Prix adhérents *
Prix public **
Frais d'envoi en sus

AVIS DE RECHERCHE

- 1/ Tous renseignements et plus particulièrement des documents sur la S.G.C.M. (Société Générale de Constructions Mécaniques) au 127 avenue Jean Jaurès à Aubervilliers, années 1940/1965.
- 2/ Des informations sur une piscine non couverte qui se situait Porte d'Aubervilliers et était soi disant alimentée par un puits artésien. Peut-être n'était-elle pas sur notre commune mais plutôt sur le 18^{ème} arrondissement de Paris.

Merci à tous !

PRÉCISION

Dans "avis de recherche" de notre n° 77 d'avril 2014, nous parlons du square Lucien Brun en énumérant ses précédentes appellations mais il ne faut pas oublier qu'à l'origine son nom fut Square Firmin Gémier.

DERNIÈRE MINUTE

Le 18 mars, avait lieu l'Assemblée Générale de la *Fédération des Sociétés d'Histoire d'Ile de France*. Une invitation de leur part est lancée pour une visite de Senlis le 6 juin, et, peut-être, pour accueillir à Aubervilliers, en 2017, le colloque annuel de la Fédération.

Nous avons également rencontré les représentants de la Sté d'Histoire de Drancy qui nous proposent la visite du Château de Drancy, dans lequel se tiennent régulièrement des expositions.

Merci de nous contacter si vous êtes intéressés par l'une ou l'autre de ces sorties.

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr